

Veillez accepter mes meilleurs remerciements pour l'aimable télégramme que vous et le comte Berchtold venez de m'adresser. En vous félicitant chaleureusement de l'heureux résultat que vos entretiens à Abbazia ont eu, je tiens à me joindre aux sentiments de satisfaction que vous en éprouvez, et c'est un vrai plaisir pour moi de vous renouveler, à cette occasion, l'expression de mon amitié la plus sincère.

Rarement, sans doute, la Triplice avait-elle présenté autant d'apparences de solidité et d'intimité. Cependant, ceux qui, — à l'exemple de notre ambassadeur, M. Camille Barrère, — ne désespéraient pas de voir, au cas d'une guerre européenne, l'Italie suivre une autre direction, ceux-là ont eu raison parce qu'ils connaissaient la complexité des intérêts auxquels la politique italienne doit faire face, l'équilibre, souvent difficile, que sa position même l'oblige à tenir, le caractère circonstanciel des décisions qu'elle est appelée à prendre (1).

S'il y avait des inconnues au sujet de l'attitude que l'Italie observerait au cas d'une guerre euro-

---

(1) Il est curieux et important de remarquer qu'au mois d'août 1914, durant les premières journées de la guerre européenne, les nationalistes italiens, ceux qui devaient être bientôt les plus ardents à demander l'intervention contre l'Autriche, donnaient encore pour mot d'ordre à leurs partisans et au public : « Pas de sentimentalisme austrophobe. » Ce souvenir, et avec raison, ne les gêne pas aujourd'hui. Il atteste que l'Italie a fait une guerre réfléchie et d'intérêt national.